

# Les journées de juillet

Autor(en): **Sévery, M. William de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **36 (1928)**

Heft 2

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-28461>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# LES JOURNÉES DE JUILLET

---

**Relation inédite des Journées insurrectionnelles de juillet 1830**

**par Edmond de FREUDENREICH**

**lieutenant de la garde royale sous Charles X.**

*Introduction et notes par M. William de Sévery.*

*(Suite et fin.)*

---

Pendant que nous étions tranquilles, il arrivait et partait continuellement des détachements français pour maintenir la communication entre les différents corps, ce qui était difficile, vu la rapidité avec laquelle la révolte gagnait tous les quartiers.

Les ministres étaient tous au Quartier général, cependant rien n'avancait et l'on n'obtenait point de vivres pour les combattants.

Le drapeau tricolore flottait à 5 heures sur Notre-Dame. Nous eûmes alors l'ordre de marcher dans le quartier St Germain, où devait se former une colonne pour attaquer les Tuileries. Nous descendîmes la rue du Bac, mais ne vîmes rien, sinon beaucoup de monde aux fenêtres. A St Thomas d'Aquin nous ramenâmes le poste de la ligne qui gardait le musée d'artillerie et qui venait d'être désarmé par la populace sans avoir songé à se défendre. On y mit les grenadiers Satory, qui, deux heures après, furent remplacés par la compagnie Weyermann. On voyait encore du monde dans les rues. Entre 4 - 5 la fusillade cesse, les bourgeois allaient dîner et l'on prit un peu de repos et l'on évacua les blessés. Le Louvre fut ensuite attaqué, mais seulement depuis les quais et le Pont des Arts. Bocard leur envoya des balles qui les firent taire momentanément. A 6 h. le feu recommença plus fort que jamais et le tocsin de N.-Dame se fit entendre

pour la 1<sup>re</sup> fois ; il donna le signal à toutes les autres cloches ; c'était un son infernal et affreusement lugubre.

La 1<sup>re</sup> compagnie Monney reçut l'ordre à 6 1/2 h. de marcher vers les quais de Grève pour soutenir le feu des détachements qui s'y trouvaient échelonnés. Elle était accompagnée de 50 cuirassiers. De Coster était à la compagnie. En même temps je reçus l'ordre d'aller occuper les appartements des Tuileries du côté du Pont-Royal avec 20 hommes. Peu de temps après d'Auchamp m'y rejoignit avec 20 hommes aussi <sup>1</sup>. Je fis dans les chambres toutes les dispositions nécessaires pour se défendre en cas d'attaque et du côté du Pont fit garnir les fenêtres de coussins en y ménageant des ouvertures pour que 3 hommes pussent tirer à la fois. Nous occupions le plain-pied où sont les cuisines et au 1<sup>er</sup> la salle à manger et les appartements du Duc de Duras <sup>2</sup>.

Gordon vint nous faire visite. Pougaz, l'adjutant, vint m'annoncer vers 8 h. que Monney avait été dangereusement blessé d'un coup de feu <sup>3</sup>, que Morel avait eu la cuisse cassée et qu'une douzaine d'hommes avaient été tués sur les quais, où ils avaient été assaillis par un feu terrible. Un officier (nom illisible) eut l'imprudence de lancer ses hommes trop en

<sup>1</sup> Dans ses « Souvenirs », publiés en 1857, par R. de Steiger, le lieut.-col. Abraham Rösselet fait allusion à cette affaire et dit : « Le 29 juillet, quarante Suisses du 7<sup>me</sup>, commandés par les sous-lieutenants Freudenreich, de Berne et Dauchamp, de Soleure, laissés par oubli dans les appartements des Tuileries, parvinrent à rejoindre leur corps après une vaillante défense.

<sup>2</sup> Le Duc Amédée de Duras, gentilhomme de la Chambre, fut très dévoué à Louis XVI. Louis XVIII le nomma maréchal. « Sa femme, née de Kersaint est connue comme femme de lettres. »

<sup>3</sup> J'étais, nous dit le capitaine-lieut. Coutau, dans sa brochure, à la tête de la première compagnie, dont on m'avait donné le commandement. Le capitaine M. Monney, du canton de Fribourg, ayant été blessé grièvement d'une balle qui lui avait fracassé la mâchoire. Ce brave et vieux militaire avait fait toutes les campagnes avec les Français depuis l'année 1789 ; il avait reçu plus de trente blessures honorables et comptait 41 années de service et près de 60 ans déjà. (Coutau, p. 26.)

avant sans aucun moyen de se couvrir, la cavalerie l'abandonna et il fut forcé de se retirer en désordre.

A 10 h. toutes les troupes se replièrent sur le Louvre ; elles étaient repoussées partout. Nos deux bataillons campèrent au Louvre avec une batterie, les Français au Palais-Royal, aux Tuileries et sur les quais. Le tocsin se faisait toujours entendre par moments afin de réunir les Parisiens. Cette sonnerie lugubre au milieu du silence d'une belle nuit avait quelque chose d'imposant et de solennel.

L'incertitude sur ce que le jour suivant nous apporterait, ces coups de fusils lointains qui de temps en temps ramenaient la pensée sur notre position ; ces soldats dormant sur des meubles de soie, ces appartements en désordre, nos troupes campées sur le Carrousel et la lune éclairant de sa pâle lumière ce tableau imposant, me laissèrent un souvenir ineffaçable de cette nuit. Nous dormions et autour de nous tout s'armait pour renverser Charles X de son trône, et lui que faisait-il ? Tranquille dans son château de St Cloud, ni lui, ni son fils le Dauphin, ne daignèrent ou n'osèrent se rendre à Paris pour ranimer le courage de leurs gardes ébranlées par la révolte de Paris et l'indifférence de la famille royale.

Je passai la nuit de cette manière et je peux dire que jamais nuit ne me parut plus belle. Aussi je me couchai seulement un instant sur le lit du Duc de Duras et profitai de la tranquillité pour donner des nouvelles à mes parents. Que j'étais loin de prévoir la suite des événements !

*Jcudi 29 juillet.* Dès 3 heures nous fûmes réveillés par le tocsin et la fusillade.

Les troupes ne marchèrent point en avant, au contraire, deux régiments de ligne vinrent prendre position dans le jardin. Enfin l'on nous fit l'honneur de nous tirer quelques coups de fusil des quais vis-à-vis, mais sans résultat. Nous

répondîmes, mais reçûmes à plusieurs reprises l'ordre formel de ne pas tirer.

Je fus voir l'ambulance établie dans l'orangerie ; c'était un spectacle horrible, plus de 80 blessés et point de secours, et dans le château, où il y avait des vivres en abondance pour l'Etat-Major, le maréchal et le ministère, l'on ne pût obtenir que de l'eau et du vinaigre pour ceux qui étaient les victimes de ces ministres. — Notre régiment qui avait passé la nuit sur les quais et la place du Carrousel fut envoyé de bonne heure pour occuper le Louvre avec deux pièces d'artillerie, mais qui n'avaient que 4 charges, chose inconcevable. Les Parisiens, au bruit du tocsin, attaquèrent partout, et en plusieurs endroits avec avantage, car tout ce qui pouvait porter les armes marcha, même des femmes. Enfin, pour comble de malheur, les 55 et 57<sup>me</sup> de ligne, commandés par des officiers traîtres, fraternisèrent avec le peuple.

A 5 heures, une bande assez nombreuse, après avoir tirillé longtemps, vint effrontément établir une barricade sur le pont même. Je les laissai faire un instant, sûr de les faire décamper avec quelques coups de fusil et la barricade étant du reste utile pour nous, ce que la suite prouva. Ensuite, je donnai avec d'Auchamp l'ordre de tirer du 2<sup>me</sup> étage et nos gaillards décampèrent de suite, laissant plusieurs morts et blessés, entr'autres une femme. Leur seconde barricade, qu'ils tentèrent d'élever à l'entrée de la rue du Bac, fut encore abandonnée, nos coups portant fort bien jusque-là.

Voyant qu'ils ne pouvaient rien faire de ce côté, ils se retirèrent et nous laissèrent tranquilles sauf quelques individus qui tiraient continuellement, cachés derrière les murs du quai, mais ne nous firent aucun mal.

Ce fut alors que cette troupe se porta contre le Musée d'artillerie où était Tabord avec 20 hommes de la compagnie 10, effectif beaucoup trop faible pour un poste aussi

important. Ce qui était à prévoir arriva, le poste cerné de tous côtés, envahi par une multitude forcenée qui escaladait les fenêtres, fut dispersée après avoir tiré quelques coups de fusil.

Un soldat fut massacré, plusieurs se sauvèrent en jetant leurs armes dans différentes maisons, Tabord, lui-même, ne dû la vie qu'à un élève de l'École Polytechnique qui commandait cette troupe et le fit évader. Certes, ils auraient pu se défendre plus longtemps, mais les soldats étaient terrorisés et Tabord lui-même perdit la tête. En faisant une sortie ils auraient gagné les quais et les Tuileries très facilement.

Plusieurs trouvèrent moyen de gagner la caserne de Babylone que déjà l'on attaquait de tous côtés.

Dufay<sup>1</sup> commandait les 150 hommes qui y étaient et avait sous lui Rothpletz, Sauteron qui avait défendu la garde de St Cloud, et Haller<sup>2</sup>, du 8<sup>me</sup>, qui se trouvant alors à Paris, voulut partager le sort de nos camarades.

On se battait avec acharnement, mais non sans succès. Les charges de cavalerie étaient vaines à cause des barri-

<sup>1</sup> Le major Dufay, de Monthey (Valais), avait fait toutes les campagnes de l'Empire et passait pour le premier comptable de l'armée. Cet officier était à côté de moi, écrit le capitaine-lieut. Elisée Coutau, lorsqu'il fut atteint de deux balles, en sortant de la caserne (de Babylone) et jusqu'en face de la rue Rousselet ; il tomba à l'instant même, et, pour comble d'horreur il fut traité d'une manière indigne ; il était déjà à l'agonie quand on se jeta sur lui et on le dépouilla de ses vêtements ; un homme du peuple s'élança de la foule et lui asséna un coup de hache sur le crâne ; d'autres sautèrent sur son corps, lui crachèrent au visage et maltraitèrent son cadavre de toutes les manières, puis on le laissa gisant dans la rue et entouré d'une mare de sang. Cela se passait à 2 heures de l'après-midi et à 5 heures seulement la femme d'un officier supérieur de notre régiment (la femme du commandant Rosselet), le fit recueillir et mettre dans un cercueil pour l'enterrer... Il est impossible de ne point sentir une douleur juste et poignante au souvenir de tels événements. (*Coutau*, p. 18.)

<sup>2</sup> Albert-Agathon de Haller (1800 - 1851) capitaine aux Cent Suisses. De son mariage avec Caroline Audra il eut deux fils : 1<sup>o</sup> Berthold, officier au service de Naples ; 2<sup>o</sup> Albert, député de Lausanne au Grand Conseil, de 1889 à 1897, président du Synode national, etc., etc.

cados, la mitraille seule faisait de l'effet sur les boulevards. Les lanciers perdirent beaucoup de monde, les grenadiers de même. Pendant ce temps, je restai assez tranquille et m'amusaï à examiner une quantité de paperasses et de comptes relatifs à l'administration de la Maison du Roi. Il y avait des choses tout-à-fait curieuses et plusieurs écrits que le Duc (de Duras) et la Duchesse ne se souciaient pas qu'on lise. A plusieurs reprises nous reçûmes l'ordre de ne pas tirer, mais j'étais bien décidé à ne pas obéir sur ce point. M. le maréchal Marmont pouvait fort bien vouloir se ménager une porte de derrière à nos dépens.

Enfin, nous reçumes des vivres que des détachements de cavalerie amenèrent, du légume et de la viande que l'on fit de suite cuire dans les marmites de Sa Majesté. Nous en avons grand besoin ; continuellement il arrivait des troupes que l'on faisait repartir peu après, si bien qu'à la fin il ne restait que nous et les deux postes de gardes français et suisse. Je trouvais cela un peu imprudent. Nous vîmes aussi plusieurs voitures allant et venant à l'Etat-major et l'on nous dit que c'étaient les députés qui venaient pour engager le maréchal et le prince Polignac à arrêter l'effusion du sang et une catastrophe en engageant le Roi à retirer les ordonnances. Plusieurs conseils eurent lieu, mais sans résultat ; l'opiniâtreté stupide de M. de Polignac précipita la famille royale dans l'abîme. Il était encore temps en concentrant toutes les troupes qui restaient, environ 6000, hommes, d'en imposer à la multitude. L'on pouvait se retirer à Montmartre, couper les communications et les vivres, incendier Paris s'il ne se soumettait pas après le retrait des ordonnances. C'est à quoi nous pensions, d'Auchamp et moi, nous épuisant en conjectures et ne pouvant avoir aucune nouvelle sur ce qui se passait. Mais ce qui était surtout facile et ce qui aurait fait grand effet, ç'aurait été de mettre le feu à toutes les mai-



sons d'où l'on tirait sur la troupe. Malheureusement, le maréchal voulait ménager Paris, c'est-à-dire les deux partis et c'est à cause de cela que nous avons été battus<sup>1</sup>. Et puis pourquoi ne pas s'assurer des députés qui vinrent aux Tuileries et saisir Lafitte et Lafayette, qui dirigeaient la révolte et avaient leurs plans faits depuis longtemps.

Vers midi, les troupes se retirèrent de nouveau et le Louvre fut attaqué. Cependant entre midi et 1 heure il y eut un instant de repos. Les Parisiens allaient dîner et nous nous sucions les doigts, la soupe n'étant pas cuite, ayant eu beaucoup de peine à obtenir du bois. La chaleur était accablante et à 1 heure le tocsin, le feu, le canon recommencèrent pire que jamais, c'était un train épouvantable. L'attaque était acharnée, mais la défense de notre Régiment de même. C'était le Louvre qu'une masse furieuse attaquait. Nos 3 bataillons, à part différents postes, y étaient. En même temps nous fûmes aussi assez vivement attaqués, les balles tapaient sans interruption contre les murailles, ce qui produisait avec le sifflement un drôle de bruit. La première qui entra nous fit un peu reculer à la fenêtre. Nos gens tiraient avec ardeur, mais sans résultat contre les quais. Un officier de lanciers qui monta chez nous tua en un instant deux individus. — Nous vîmes depuis les fenêtres plusieurs attaques contre le Louvre, sur le Pont des Arts, mais toutes inutiles. Ils étaient vigoureusement menés. Bocard était là déjà hier.

L'attaque devenait de plus en plus vive. D'Auchamp et moi, toujours à surveiller, ne pouvions absolument pas savoir ce qui se passait. La soupe étant enfin cuite fut servie dans les gamelles. D'Auchamp et moi étions justement dans la

<sup>1</sup> La conduite du maréchal Marmont, duc de Raguse, pendant le soulèvement de Paris, a été jugée très sévèrement. Cet officier général avait déjà trahi l'Empereur en 1814.



cuisine devant une gamelle d'excellente soupe, lorsqu'une balle entre, tape contre la voûte et nous pile de la chaux dans la soupe. Elle fut suivie de plusieurs autres, alors nous nous levâmes et je vois une troupe de ces coquins s'avancant au pas de course un drapeau énorme en tête, Au premier moment je les pris pour des parlementaires, mais je vis bientôt qu'ils tiraient contre le *Château*<sup>1</sup>. Je ne savais que penser lorsque le porte-drapeau s'avancant au milieu de la cour intérieure, criant « Vive la liberté », je reconnus le drapeau tricolore. En même temps un soldat français s'avance la baïonnette croisée pour le mettre à l'ordre, lorsqu'on lui crie de ne pas tirer et de se retirer, ce qu'il fit après un moment d'hésitation. Je n'en croyais pas mes yeux ni mes oreilles. D'Auchamp était près de moi, je le priai de descendre avec quelques hommes pour prendre en flanc ces bourgeois dont le nombre augmentait toujours, encouragés qu'ils étaient par l'ordre de ne pas tirer. Il s'avance le long de la grille et lâche une bonne décharge ; en même temps on leur tire contre du passage de l'horloge ; le porte-drapeau tombe, un autre ramasse le drapeau, plusieurs individus sont tués, le reste tourne le derrière et décampe !

Prenant ces gens pour des avant-coureurs et entendant une vive fusillade sur le pont, je rentre dans les appartements et je vois que nous sommes vivement attaqués par une forte colonne qui s'avancait sur le quai Voltaire. Ce fut inutilement qu'ils essayèrent de passer le pont ; la barricade élevée par eux le matin même faisait obstacle. Ils perdirent beaucoup de monde et se retirèrent enfin dans la rue du Bac.

<sup>1</sup> On désignait par le *Château* le Palais des Tuileries que trois petites cours fermées de murs séparaient alors de la place du Carrousel.

Nous étions encore fort occupés quoique tranquilles sur notre sûreté, lorsqu'un soldat vient me dire qu'il voyait des soldats français et des gardes à cheval traverser le jardin contre les Champs-Élysées. Je fus voir et effectivement ils se retiraient. Je n'y concevais rien ; enfin j'appelle un garde à cheval qui me dit que le maréchal s'est retiré. Je lui donne l'ordre d'aller de suite lui demander si je dois continuer à me défendre et il part. — Ayant rencontré d'Auchamp à ce qu'il paraît, il lui dit qu'il y a encore un officier suisse au Château. D'Auchamp qui se retirait comme le reste quoique le dernier, revient en arrière à travers une grêle de balles. Il m'appelle depuis le jardin, me dit de descendre de suite, que nous sommes abandonnés, les troupes repoussées de partout, le Louvre pris. »

*N.-B.* — M. Gustave de Freudenreich a fait suivre le récit ci-dessus de son père de cette brève remarque, qui est conforme au témoignage d'Abrah. Rösselet, lieut.-col. en retraite, que nous avons donné plus haut : « Le lieutenant Freudenreich ayant heureusement ramené ses hommes au bataillon avec assez de danger fut décoré de la légion d'honneur par Charles X, à Rambouillet. Il fut le dernier que ce Roy décora. »

Ce qui restait du régiment suisse fut ensuite dirigé sur Berne par ses officiers, non sans difficultés, à cause du mauvais vouloir de la population et de l'indiscipline des soldats.

Rentré au pays, bien malgré lui, E. de Freudenreich ne tarda pas à s'y marier. Fixé dans son domaine de Monnaz, il épousa, en 1832, Madelaine de Senarclens, un des douze enfants du colonel de Senarclens-St-Denis, allié de Loriol, qui avait commandé un des régiments de la garde royale de France, avant 1830, alors établi à Lausanne et Grancy. Son épouse, qui lui donna une fille (M<sup>me</sup> de Büren-de Vaumar-

cus) et un fils, ne fournit malheureusement pas une longue carrière, étant morte à Naples en 1843, au cours d'un voyage en Italie, qui avait pour but d'améliorer sa santé chancelante.

Durant son veuvage, M. de Freudenreich fit entrer son fils unique Gustave à l'École militaire de Wiener-Neustadt, près de Vienne, où le jeune homme devint lieutenant de uhlans. C'est en cette qualité qu'il fit, du côté autrichien, la campagne de 1859 (Magenta, Solferino). De retour en Suisse, quelques années plus tard et domicilié à Monnaz, Gustave de Freudenreich fut incorporé dans les dragons vaudois, et, lors de l'occupation des frontières de 1870/71, il était adjudant du colonel divisionnaire Ch. Bontems, d'Orbe.

Passé à l'état-major il y devint promptement major fédéral et aurait pu monter plus haut, mais la carrière militaire ne le tentant plus il démissionna prématurément, malgré le désir qu'on avait de le conserver à l'armée.

Disons encore qu'Edmond de Freudenreich avait deux frères, dont l'un servit en Prusse, puis à Naples et l'autre prit du service dans l'infanterie autrichienne, mais pour peu de temps seulement.

De nos jours encore, le nom de Freudenreich est avantageusement connu dans les armées étrangères, mais ce serait sortir de notre propos que d'en dire plus long et d'ailleurs nous avons hâte de mettre le point final à ces pages évocatrices d'un lointain passé et que le petit-fils de leur auteur a bien voulu nous permettre de reproduire.

On a beaucoup médité de nos jours des services militaires étrangers ; ils ont cependant, à défaut d'autres carrières, fourni à beaucoup de jeunes gens vigoureux un utile emploi de leurs forces et de leurs capacités et ajouté un bon renom à l'histoire de notre patrie ! Le récit qui précède ne peut que confirmer cette assertion.

W. S.

---